

Maints grans seigneurs à mon amour prétendent,  
 Et à me plaire et servir prêts se rendent,  
 Ioutes et jeux, maintes belles deuses  
 En ma faveur sont par eus entreprises ;  
 Et néanmoins tant peu ie m'en soucie,  
 Que seulement ne les en remercie.

A la suite de ces fêtes et de ces hommages si éclatants et si distingués, elle rentrait sans doute dans son cabinet se distraire par l'étude des plaisirs si vides de la société d'alors.

On se plaisait à rendre visite à une femme qui, dans une vie toute de loisirs studieux, donnait l'idée d'une dixième muse, qui recevait les humbles avec beaucoup de bonté et de prévenance, et les grands avec une noble indifférence. C'était aussi une manière de formuler et de comprendre les lois de l'égalité, dont le génie sera toujours le premier interprète. Cette femme n'a pas aujourd'hui de plus grand peintre qu'elle-même, de plus grand historien de sa vie. Ses vers sont aussi ses confessions. Elle se trouva en harmonie avec le monde où elle vivait, elle sut s'y tenir et s'en faire aimer.

Louise Labé comprit surtout cette oppression qui pèse sur la femme. Le cas était bien tentant pour s'exhaler en soupirs incompris et en strophes désespérées ; elle s'inspire d'abord de ses plus beaux vers et ajoute :

Permetts m'Amour penser quelque folie :  
*Tousiours suis mal viuant discrettement,*  
 Et ne me puis donner contentement  
 Si hors de moy ne fay quelque saillie.

Elle préféra les fortes et solides amitiés de son voisinage, comme celle du lyonnais Maurice Sceve, aux protections douteuses qui l'eussent pu introduire dans un monde encore plus brillant, elle vécut toujours sous le patronage de cette haute indépendance qui est l'essence même de la poésie. Ces